

somme annuelle pour couvrir les chances de pertes par maladie ou accident. Je crois pouvoir vous annoncer d'avance, que vous trouverez que vous n'avez pas de cheval qui ne vous coûte environ 350 fr. par an. Lors que vous connaîtrez ainsi la dépense totale de vos chevaux, vous pourrez calculer à quel prix vous reviennent les labours et les autres ouvrages auxquels vous les employez. Vous verrez si j'ai estimé les labours trop haut, en les évaluant à 5 fr. l'arpent de terre pour chaque labour.

*Le cousin.* 350 fr. par cheval ! Comment ! j'ai dix chevaux ; ils me coûteraient tous les ans 3,500 fr. ! Mais si je louais toutes mes terres, je ne pourrais pas en tirer la moitié de cette somme.

*Benoît.* Ce n'est pas ma faute ; faites vous-même ce compte, et vous verrez s'il se trouve bien éloigné du mien. Vous saurez alors ce que vous coûtent réellement les labours, et vous serez en état de juger de quel avantage il est de chercher un mode de culture qui permette d'en diminuer le nombre, sans cependant nuire aux produits des récoltes.

#### Suppression des jachères ou friches.

*Le cousin.* Pour semer toujours le blé sur du trèfle, il faudrait, ne pas faire du tout de friche. Je vous ai entendu dire plusieurs fois que, dans le pays où vous étiez, vous n'en faisiez pas ; je conçois bien que cela est fort avantageux, quand on le peut ; mais croyez-vous donc que cela serait possible dans ce pays-ci ?

*Benoît.* Je ne répondrai pas à cette question ; je veux que vous y répondiez vous-même. Ecoutez-moi.

Je suppose que, dans vos terres, vous choisissiez une pièce de dix arpents, de qualité moyenne, mais d'un terrain pas trop fort. Je suppose que vous lui donniez un premier labour de bonne heure au printemps ; que vous y conduisiez ensuite dix bonnes voitures de fumier par arpent de terre ; que vous donniez un second labour ; que vous la plantiez en patates ou en betteraves, et que vous la fassiez cultiver et biner bien proprement. Croyez-vous que vous auriez une belle récolte ?

*Le cousin.* Avec deux labours et dix voitures de fumier par arpent de terre, je le crois bien, que j'aurais une belle récolte ! Il faudrait que l'année fût bien mauvaises pour ne pas faire ainsi cinquante sacs de patates par arpent.

*Benoît.* Au printemps suivant, donnez encore deux labours à cette terre, semez-y de l'avoine ou de l'orge, avec du trèfle. Combien pensez-vous que vous récolteriez d'avoine ?

*Le cousin.* Dans nos terres, qui ne sont fumées que tous les six ans au plus, et seulement à cinq ou six voitures par arpent de terre, on ne peut

guère compter, *bon an, mal an*, que deux resaux d'avoine par arpent : mais ici, après une fumure comme nous lui en avons donné l'année précédente, on pourrait compter au moins sur trois resaux.

*Benoît.* Ce n'est pas seulement le fumier qui serait cause que vous auriez une bonne récolte ; mais c'est que votre terre est propre après les patates. C'est par cette raison ainsi que, la troisième année, vous aurez un beau trèfle, tandis que lorsque vous semez le trèfle dans l'avoine, sur un terrain qui vient déjà de porter du blé, la terre est empoisonnée de mauvaises herbes par ces deux récoltes de céréales qui se suivent, et la réussite du trèfle est alors très-casuelle. Essayez de cultiver du trèfle comme je vous le dis, et vous en verrez la différence.

Je suppose que votre trèfle aura été plâtré au printemps. A l'automne, vous semez votre blé sur un seul labour ; je vous garantis une récolte de blé plus nette de mauvaises herbes qu'il ne vous est possible de l'obtenir sur votre jachère, et un produit en grain au moins d'un quart en sus, car votre terre se souvient encore des dix voitures de fumier qu'elle a reçues ; et d'ailleurs il n'y a pas de meilleure préparation pour le blé qu'un beau trèfle. Mais, pour cela, il faut que le trèfle soit beau ; car, s'il est clair, si la mauvaise herbe a pu s'y jeter, vous n'aurez que du blé chétif.

Par la méthode que je vous indique, il faudrait un accident bien extraordinaire, pour que vous n'eussiez pas un trèfle bien garni, et propre comme un carré d'ognons.

*Le cousin.* En effet, quoique je ne sème pas, tous les ans, beaucoup de trèfle, j'ai remarqué que, lorsqu'il n'est pas bien garni et bien propre, le blé que je semais après était fort médiocre.

*Benoît.* Maintenant, je suppose qu'après le blé vous recommenciez à conduire sur votre terre dix bonnes voitures de fumier par arpent, pour y planter des racines, comme la première fois, et ensuite reprendre l'orge, le blé en continuant de même tous les quatre ans ; croyez-vous que cette pièce de terre pourrait se passer de faire jachère ?

*Le cousin.* Parbleu ! je le crois bien ; vous ne ménagez pas le fumier. Si je m'avisais de faire cette essay, il faudrait employer dans cette pièce de terre tout le fumier que je fais dans l'année, et laisser tout le reste de mes terres en friches.

*Benoît.* Ce n'est pas ainsi que je l'entends ; ce que vous faites pour cette pièce de terre, pourquoi ne le feriez-vous pas pour toutes les autres ? Divisez-moi toutes vos terres en quatre pièces, et suivez cet assolement, en amendant, chaque année, une piè-

ce, à dix voitures de fumier par arpent de terre.

*Le cousin.* Eh ! où diable prendrais-je les montagnes de fumier qu'il me faudrait pour cela ?

*Benoît.* Comment ! vous avez, tous les ans, un quart de vos terres en racines, un autre quart en trèfle. c'est-à-dire, la moitié de vos terres en récoltes propres à la nourriture des bestiaux, et vous seriez embarrassé de faire assez de fumier pour cela ! Quand je n'aurais pas un pouce de prairies, mais seulement cinq ou six arpents de luzerne pour couper en vert, je voudrais, avec vos terres, faire plus de fumier qu'il n'en faut pour les amender ainsi.

*Le cousin.* Je conçois bien qu'avec ces récoltes de trèfle et de racines je pourrais nourrir beaucoup de bestiaux ; mais ces bestiaux, il faudrait les avoir ; et je n'ai ni de l'argent pour les acheter, ni des étables pour les loger.

*Benoît.* Ah ! pour le coup vous avez mis le doigt sur le mal. Il ne faut plus dire que vos terres ne peuvent pas se passer de jachères : il faut dire que vous n'êtes pas assez riche pour les cultiver sans jachères. Il est bien sûr que ce genre de culture exige plus d'avances, non-seulement pour l'achat d'un plus grand nombre de bestiaux et pour la construction des étables qui doivent les loger, mais aussi à cause des frais considérables de la main-d'œuvre qu'exigent les récoltes sarclées, sans lesquelles la terre ne peut se passer de jachères.

*Le cousin.* Je vois bien que cela ne peut convenir que dans les pays où les cultivateurs sont plus riches que chez nous.

*Benoît.* Dites plutôt dans les pays où les cultivateurs savent mieux employer leur fortune que vous. Le mal est que vous avez trop de terres, et que vous ne conservez pas assez d'argent pour les bien cultiver. Dans ce pays-ci, je remarque que lorsqu'un homme serait en état de bien cultiver trois cents arpents de terre, il prend une ferme de trois fois cette étendue : vous dites alors qu'il n'est pas assez riche pour cultiver sa ferme sans jachères ; moi je dis que ce n'est pas lui qui est trop petit, mais sa ferme qui est trop grande. On ne paraît pas savoir ici qu'il faut toujours qu'un fermier soit plus fort que sa ferme.

Il en est de même de ceux qui cultivent leur propre bien ; ils mettent tout leur avoir à acheter des terres, et ne songent pas à conserver l'argent qui leur serait nécessaire pour en tirer le meilleur parti. On reste pauvre, et, par conséquent, les terres sont mal cultivées. Vous remarquerez partout la justesse de ce proverbe en usage en Allemagne : *Pauvre agriculteur, pauvre agriculture.*

Vous voyez bien que la pauvreté du cultivateur n'est que relative, et